

M. Girel, Avant-propos à Jean Wahl, *Vers le concret*, 1932, réédition, Paris, Vrin, 2004.

« Un livre eut beaucoup de succès parmi nous, à cette époque : *Vers le concret*, de Jean Wahl. Encore étions-nous déçus par ce “vers” : c’est du concret total que nous voulions *partir*, c’est au concret absolu que nous voulions arriver. Mais l’ouvrage nous plaisait parce qu’il embarrassait l’idéalisme en découvrant des paradoxes, des ambiguïtés, des conflits non résolus dans l’univers »¹. Un tel jugement illustre bien à la fois l’engouement suscité par l’œuvre, les attentes qu’elle a rencontrées et les contresens qui la guettaient. Sartre eut sans doute à réfléchir sur les raisons de cette « déception », qui aurait pu être évitée par une lecture plus attentive de la préface de Jean Wahl : elle lui aurait montré que le « concret » n’est pas séparable du chemin qui y conduit. Relire *Vers le concret* aujourd’hui, et voir ce qu’au-delà du jeune Sartre sa génération a pu y puiser est un des apports de la présente réédition de l’ouvrage de 1932. Celle-ci s’ajoute à la republication d’autres ouvrages² ainsi qu’à des études nouvelles qui remettent Wahl à sa juste place³. Elle permet enfin de rendre plus audible une voix qui fut à l’avant-garde de la plupart des mouvements philosophiques, qu’il s’agisse de la relecture de l’empirisme pluraliste des philosophes anglo-saxons, de Hegel, de Kierkegaard, en même temps qu’elle développait avec originalité sa propre approche, qui ne se réduit pas à la phénoménologie ou à la « philosophie de l’existence », même si elle les rejoint parfois.

Cependant, si *Vers le concret* est sans nul doute une pièce essentielle du débat philosophique de l’entre-deux-guerres, l’intérêt du livre aujourd’hui ne saurait se

1. J.-P. Sartre, *Questions de méthode*, Paris, Gallimard, 1986, p. 23. Cf. également P. Ducassé, « L’inquiétude du concret et les voies nouvelles de la connaissance », *Revue de synthèse*, t. 6, 1933, p. 233-242 ; M. de Gandillac, « Le royaume du concret », *Revue universelle*, 15 mars 1922, p. 752-757 ; A. Dandieu, *Europe*, 15 décembre 1932, p. 632-633 ;

C. Morris, *Journal of Philosophy*, vol. 30, n°26, 1933, p. 714-716.

2. Les ouvrages de Jean Wahl réédités récemment sont les suivants : *Esquisse pour une histoire de l’existentialisme*, Paris, l’Arche, 2001; *Introduction à la pensée de Heidegger*, « Biblio-Essais », Paris, Livre de Poche, 1998; *Kierkegaard : l’un devant l’autre*, « Coup Double », Paris, Hachette Littératures, 1998; *Du rôle de l’idée de l’instant dans la philosophie de Descartes*, Paris, Descartes & Cie, 1994. La thèse sur *Les philosophies pluralistes d’Angleterre et d’Amérique* est en cours de réédition (Paris, Les Empêcheurs de penser en rond).

3. B. Baugh, *French Hegel*, Londres, Routledge, 2003.

limiter à cet aspect historique : le mouvement que décrit Wahl n'a rien perdu de son actualité. La possibilité d'une forme d'empirisme « élargi » attentive au travail scientifique comme aux facettes qualitatives de l'expérience, la critique des formes réductrices de naturalisme, la conquête des nouveaux territoires philosophiques que sont la sensation, le corps, l'espace perçu, l'événement, restent des questions ouvertes.

Mais pourquoi introduire un livre dont les articulations principales et les enjeux sont clairement explicités par son auteur dans sa préface ? La justification se trouve dans l'écart qui nous sépare de sa première parution : il est utile, si l'on veut réellement éprouver l'actualité de l'ouvrage, d'esquisser le paysage philosophique dans lequel Wahl voit se dessiner ce mouvement « vers le concret ». Les parcours singuliers que l'ouvrage évoque, ceux de William James, Whitehead et Gabriel Marcel, ont depuis connu un large succès, si bien que l'œuvre de pionnier accomplie par Wahl nous est peut-être rendue moins directement perceptible qu'à ses contemporains. Sans tenir compte de ce décalage, on ne comprendrait pas la réaction d'un lecteur de l'époque, qui vit en Wahl « un sourcier remarquablement doué, et toujours en quête d'eaux souterraines »¹. Ces eaux ont mis longtemps à faire surface, en particulier en ce qui concerne James et Whitehead, mais Wahl a été l'un des premiers à les capter pour le public français. James et Whitehead, dont les pensées ont longtemps été éclipsées alors que dominaient les paradigmes analytiques et les tentatives de « naturalisation de l'épistémologie » sont depuis une vingtaine d'années, le premier dans le cadre des débats sur le pragmatisme entre Putnam et Rorty qui ont dominé la philosophie américaine², le second en philosophie des sciences, l'objet d'une redécouverte qui a encore tout à gagner du regard particulier que Wahl leur a porté. *Vers le concret* constitue une introduction privilégiée aussi bien aux auteurs dont il traite qu'à l'œuvre de Jean Wahl lui-même « se faisant ». Ce sont ainsi trois mouvements « vers le concret » qu'il faut souligner si l'on veut percevoir les différents niveaux de lecture du présent ouvrage : un mouvement de fond en philosophie que Wahl détecte et rend visible ; un mouvement interne aux philosophies qu'il étudie, dans lequel la recherche du « concret » apparaît, à chaque fois dans un contexte différent, comme structurante et comme dynamique ; enfin un mouvement interne à l'œuvre de Wahl lui-même, *Vers le concret* marquant un tournant important dans son itinéraire philosophique, souvent à contre-courant des tendances dominant alors l'université.

Vers Jean Wahl

Il est tout à fait curieux de voir la place de *Vers le concret* gommée dans certaines notices sur Wahl, au profit d'œuvres ultérieures, un peu comme si l'on pensait que les études d'histoire de la philosophie des années 1920 et 1930 ne

1. *Recherches philosophiques*, 1933-1934, III, p. 468-469, recension de *Vers le concret* par A. Spaier, p. 468.

2. Cf. J. Margolis, *Reinventing Pragmatism*, Ithaca, Cornell University Press, 2002, pour une bonne mise en perspective.

faisaient que « préparer » des œuvres plus personnelles que seraient *Existence humaine et transcendance* et le *Traité de métaphysique*. En effet, *Vers le concret* est certainement l'ouvrage dans lequel Wahl laisse pour la première fois apparaître ses propres principes et, en 1932, il a déjà publié plusieurs œuvres philosophiques de premier plan.

Né en 1888 à Marseille où son père, professeur d'anglais, succède à Stéphane Mallarmé, Jean Wahl recueille vite toutes les marques d'excellence : premier prix du concours général de philosophie en 1905, normalien rue d'Ulm en 1907, « cacique » de l'agrégation de philosophie en 1910 devant Gabriel Marcel. Du jeune professeur à Saint-Quentin, en 1911, il nous reste un discours citant tour à tour Novalis, Shelley et Vigny. Il y esquisse le tableau d'un univers « qui n'est pas un tout fini », à la façon du James de l'*Univers pluraliste*, et insiste sur la nécessité des œuvres d'art pour « affiner » nos « sentiments comme nos sensations », à la manière de Bergson¹. C'est l'œuvre de ce dernier qui lui donne, à la même époque, l'occasion d'une de ses premières publications, où son acuité de lecture et sa sympathie pour les thèses exprimées sont déjà pleinement perceptibles². Wahl n'hésite pas à contester, sur des points importants, les interprétations de philosophes aussi établis que Le Roy et Benda. Il est ensuite pensionnaire de la fondation Thiers et achève sa thèse principale sur les *Philosophies pluralistes d'Angleterre et d'Amérique*³. C'est tout un pan de la philosophie contemporaine, largement tenue à l'écart des programmes officiels malgré les efforts de Bergson, Lalande et Émile Boutroux, qui prend ici une large visibilité et qui se trouve non seulement exposé mais mis en perspective. Les années 1920 sont ensuite pour Wahl les années de mobilité de tout jeune professeur : après la publication de sa thèse en 1920, il enseigne dans les universités de Besançon, de Nancy, et enfin de Lyon. Il est à cette même époque le benjamin du jury d'agrégation, le seul examinateur capable, paraît-il, d'entendre pleinement la leçon sur Husserl du jeune « cacique » de 1929, Jean-Paul Sartre. C'est un professeur remarqué qui, en plus des classiques, introduit ses élèves aux développements les plus récents de la philosophie : l'examen des manuscrits suggère en particulier que ses étudiants ont été très tôt instruits de *Sein und Zeit* de Martin Heidegger, paru en 1927⁴.

Entre sa thèse et le présent ouvrage, Jean Wahl publie deux livres importants : le premier donne une lecture nouvelle du *Parménide* de Platon, et problématise,

1. J. Wahl, Discours, *Lycée Henri Martin, Distribution solennelle des prix*, Saint-Quentin, Lebrault, 1911, p. 3-12, p. 10-11, repris dans *Poésie, pensée, perception*, Paris, Calmann-Lévy, 1948.

2. J. Wahl, « Deux ouvrages récents sur le bergsonisme », *Revue du mois*, 1912, p. 153-180. Sur Wahl et Bergson, voir la préface de F. Worms dans *Du rôle de l'idée de l'instant dans la philosophie de Descartes*, op. cit., mais aussi, entre autres, *Poésie, pensée, perception*, p. 113-118.

3. *Les Philosophies pluralistes d'Angleterre et d'Amérique*, Paris, Alcan, 1920.

4. Fonds Wahl, IMEC, liasse *Histoire de la philosophie*. Il semble que Wahl ait fait lire très tôt *Être et Temps* à bon nombre de ses interlocuteurs philosophiques ; voir M. Trebitsch, « Le renouveau philosophique avorté des années trente », entretien avec Henri Lefebvre, *Europe*, n°683, mars 1986, p. 28-40, p. 31. Sur Wahl et Heidegger, cf. J. Wahl, *Introduction à la pensée de Heidegger*, op. cit.

comme en contrepoint à la thèse sur les philosophies pluralistes, les différents sens que prend l'*unité* dans ce dialogue ¹ ; le second offre une réinterprétation de Hegel qui consiste à le relire non à partir du « Système » et de la réconciliation des contraires, mais à partir du thème tragique développé dans les premiers écrits ². L'essentiel de cette dernière lecture, qui devait occuper tant d'esprits dans les années 1930, et jusque dans les années 1960 ³, ne naît pas en France sous la plume de Kojève mais bien sous celle de Jean Wahl, à la fin des années 1920 ⁴. En plus de ces deux ouvrages fondamentaux, Wahl publie de nombreux articles de fond dans la *Revue philosophique* et la *Revue de Métaphysique et de Morale*, ainsi que de courts articles et recensions dans la *Nouvelle Revue française* ⁵.

Pour qui cherche à mieux connaître l'homme et son parcours, les repères et les témoignages sont malheureusement rares ⁶, mais quelques lignes se dessinent clairement. On a évoqué l'influence de Bergson, dont Wahl partage bien des positions – sur l'intuition philosophique notamment – et des arguments critiques – vis-à-vis de l'étroitesse des « philosophies de la connaissance ». Mais cet intérêt ne bride nullement les apports que Wahl croit devoir apporter à la philosophie de Bergson, à la lumière de sa lecture des « philosophes d'Angleterre et d'Amérique » d'une part, de son interprétation de Hegel, Heidegger et Kierkegaard d'autre part. Il y a peut-être de la continuité dans la durée, comme le veut Bergson, mais de façon tout aussi décisive, comme le veut James, et après lui Whitehead, il y a dans cette même durée des « gouttes », des discontinuités dans la continuité. Il y a sans doute lieu de suivre la critique bergsonienne des « faux problèmes », mais Wahl, après sa lecture de Hegel et plus encore de Heidegger, se demandera si l'affirmation bergsonienne de la plénitude du réel ne doit pas être conciliée avec une considération plus attentive de la négativité ⁷. Outre l'influence de Bergson, il convient de mentionner celle d'Émile Boutroux, auteur de *La contingence des lois de la nature* (1874), auquel la thèse de 1920 était dédiée. Introduceur important de William James en France, préfacier de la traduction française des *Variétés de l'expérience religieuse* et parrain du philosophe américain à l'Institut, Boutroux est largement sensible, comme Wahl le sera, aux accents monistes que prend parfois le pluralisme de James. C'est un lecteur attentif de « l'âme divisée » qui s'exprime dans la philosophie de la religion de James ⁸, et il est l'auteur du premier livre consacré à l'auteur du *Pragmatisme* après la mort de ce dernier ⁹. Il faudrait enfin prendre en compte un

1 *Étude sur le Parménide de Platon*, Paris, Rieder, 1926.

2 *Le Malheur de la conscience dans la philosophie de Hegel*, Paris, Rieder, 1929.

3 Cf. G. Deleuze, *Différence et répétition*, Paris, PUF, 1968, note p. 81.

4 B. Baugh, *French Hegel, op. cit.*, chap. 3.

5. Il participe occasionnellement à d'autres publications plus confidentielles. Ainsi, il donne en 1926 une note et une traduction de quelques pages de Hegel sur « la conscience malheureuse » à l'éphémère revue *L'Esprit*, dans laquelle écrivent Politzer, Friedmann et Morhange (*L'Esprit*, 1926, p. 195-218).

6. Cf. M. de Gandillac, « Jean Wahl », *Annuaire de l'Association des Anciens Élèves de l'École Normale Supérieure*, Paris, 1975, p. 38-45, p. 38.

7 *Vers le concret*, p. 25 [références de l'édition originale de 1932].

8 É. Boutroux, *Science et Religion*, Paris, Flammarion, 1908.

9 É. Boutroux, *William James*, Paris, Armand Colin, 1911.

rapport critique avec l'idéalisme de Léon Brunschvicg, dont Wahl fut le neveu par alliance, et chez qui le concret nous serait donné non par quelque mixte de raison et de sentiment mais par la science dans son ensemble ¹. Il est enfin certain que Wahl possède, au-delà même de ce qui s'exprime dans sa thèse, une très rare maîtrise des développements les plus contemporains de la philosophie américaine, qu'il évoque avec un enthousiasme communicatif ², qui lui permet de rencontrer ses contemporains armé de questions nouvelles, et ainsi de déplacer leurs catégories. Contrairement à Renouvier, contrairement à Boutroux et dans une certaine mesure Bergson, qui rencontrent l'empirisme de James alors que l'essentiel de leur philosophie est déjà constituée, Wahl découvre cette voix philosophique dès le début de son itinéraire. Il la lit à rebours des opinions reçues, refusant explicitement de limiter l'apport de ce courant à la question du « pragmatisme », envers lequel il sera durablement méfiant, pour s'intéresser aux diverses formes d'empirisme et de réalisme, mais aussi aux difficultés qu'elles posent. C'est précisément cet « écart » qui fait qu'au lieu d'ajouter une nouvelle voix au débat encore vif, mais parfois confus, sur le pragmatisme qui a opposé Putnam, Rorty, et d'autres, la lecture de Wahl entrerait aujourd'hui dans un rapport à la fois critique et fécond avec les problèmes posés par le « réalisme direct », et toutes les relectures très contemporaines des *Essais d'empirisme radical* de James ³.

« Concret », particulier, expérience

Interrogé à la fin des années 1950 par les éditeurs d'un recueil d'« autobiographies des philosophes actuels » ⁴, Wahl, à la différence de bien des contributeurs, répondit par un « itinéraire ontologique » qui était sa véritable biographie philosophique, et qui ne contenait pas même une date : les repères en étaient quelques positions représentatives (Brunschvicg, Valéry, Whitehead, Claudel, Hegel), quelques concepts (les choses, le monde, la dialectique, l'existence et la transcendance, la non-philosophie), des incises poétiques. Le sujet du portrait résidait moins dans les personnes citées que dans les tensions entre ces différents points d'inflexion de la pensée, en particulier entre deux versants de la philosophie qui se développent au moment où Wahl publie *Vers le concret* : « Tandis que s'explicitait, chez Brunschvicg, en même temps que chez Valéry, une vision des choses qui réduisait tout en relations, une autre vision, d'une façon plus obscure, se développait, chez Whitehead, chez Claudel, qui nous faisait concevoir plus

1. *Le Progrès de la conscience dans la philosophie occidentale*, Paris, Alcan, 1928, p. 397-398, p. 83-84. Sur Brunschvicg et Bergson, cf. F. Worms dans *Les philosophes et la science*, P. Wagner (dir.), Paris, Gallimard, 2002, p. 403-446.

2 G. Marcel, *Gabriel Marcel interrogé par Pierre Boutang*, « Archives du XX^e siècle », Paris, Jean-Michel Place, 1977, p. 73-74.

3 Sur l'empirisme radical, D. Lapoujade, *William James, Empirisme et pragmatisme*, Paris, PUF, 1997.

4 *Les Philosophes français d'aujourd'hui par eux-mêmes, Autobiographie de la philosophie française contemporaine*, G. Deledalle et D. Huisman (dir.), Paris, CDU, 1963.

opaquement, avec plus de densité, les événements comme impliqués et imbriqués les uns dans les autres »¹.

Tel est, présenté en quelques mots, l'objet même du présent ouvrage : en dessous de la pensée abstraite qui résout tout en relations pensées, qui pose que, partout où il y a forme ou structure, elles ne peuvent être que le résultat d'une unité introduite dans le multiple par l'entendement, il faudrait retracer cette autre vision, qui se développe de façon plus « obscure », élucider notre rapport direct au monde ainsi que l'imbrication réelle, et non simplement pensée, des événements les uns dans les autres, dans un mouvement d'autant plus fuyant qu'il ne peut reposer sur les catégories classiques de la philosophie. Le problème du « concret » n'est pas le problème classique de l'expérience, ce qui n'apparaît pas immédiatement, tant le terme est habituellement employé sans souci de distinction.

Il l'est déjà à la fin des années 1920, selon des usages qui ont dominé pendant près d'un demi-siècle et nous sont parfois encore proches. La phénoménologie opère ce mouvement d'un « retour aux choses mêmes ». La psychanalyse entreprend d'interpréter le psychisme à partir de la « situation concrète » de l'individu², une variante qui se trouve singulièrement représentée par la « psychologie dramatique » que développent G. Politzer et les rédacteurs de l'éphémère *Revue de psychologie concrète*. Le matérialisme historique entreprend, lui, de ressaisir en dessous des droits formels, les conditions concrètes de production. Il n'est pas jusqu'à certaines veines du thomisme qui n'en appellent à l'idée de concret³. Cette vogue, en 1932 comme aujourd'hui, ne signifie pas que le problème philosophique du concret soit posé, à proprement parler : parle-t-on de l'« expérience », des « choses », de la « réalité », de l'« être » ? Saluant la naissance de la *Revue de psychologie concrète*, en 1929, Wahl ne put que s'étonner de ce que les auteurs s'attachent aussi peu à éclaircir ce que pouvait avoir de « concret » cette approche, tant certains schèmes de l'ancienne psychologie y demeuraient intacts⁴. *Vers le concret* va précisément tenter cet éclaircissement.

On définit en général cette notion à partir de son contraire, l'abstrait, qui est supposé bien connu : ne s'explique-t-il pas pleinement dans la raison et dans la science ? Se tourner vers le concret, c'est alors tourner le dos à une certaine façon de pratiquer la philosophie, en particulier à l'idéalisme qui domine l'université à l'époque de Wahl. En un premier sens, *Vers le concret* est bien un ouvrage qui procède par « ratures »⁵ : Wahl ne fait d'ailleurs nul mystère de cette partie critique de son œuvre, que ce soit dans la préface, ou dans les introductions aux parties de l'ouvrage, avec une sympathie certaine envers « un effort vers une conception tout

1. J. Wahl, *Itinéraire ontologique*, op. cit., p. 52. On retrouve le même texte dans le volume XIX de l'*Encyclopédie française*, 1957.

2. *Vers le concret*, note 2, p. 19.

3. Sur ce dernier point, cf. A. Forest, *La Structure métaphysique du concret selon Saint Thomas d'Aquin*, Paris, Vrin, 1931 ; *La Réalité concrète et la dialectique*, Paris, Vrin, 1931.

4. J. Wahl, « Revue de psychologie concrète », *Revue des revues, Nouvelle Revue française*, mai 1929, p. 743-744.

5. *Vers le concret*, p. 24.

opposée au kantisme et aux recherches sur la théorie de la connaissance »¹. En cela, Wahl ne se démarque pas tout à fait de la critique des hypostases de la pensée abstraite que pourraient émettre bien des bergsoniens. C'était bien, dès 1912, un aspect de ce que Wahl appellera le concret qu'il décrivait en définissant, pour l'opposer à la connaissance représentative abstraite, l'intuition comme cette « obscure faculté, distincte de l'intelligence ordinaire, grâce à laquelle notre pensée reste vivante et capable d'invention, sensible à ce qu'il y a dans le réel de rebelle à nos déductions, de concret, d'original, de vivant »². Il n'y a nul hasard dans le fait que Bergson soit un interlocuteur et une inspiration pour les trois auteurs que rassemble cet ouvrage, par sa théorie des images pour James, par sa théorie de la durée chez Whitehead, par le thème de la mémoire, entre autres, chez Gabriel Marcel, qui lui dédie son *Journal Métaphysique*.

Il faut d'abord désamorcer la façon erronée qu'ont les philosophies abstraites de poser le problème du concret, et c'est ici que l'originalité de Wahl apparaît clairement, à travers sa critique de la façon dont Hegel, dans les sections sur la « certitude sensible » de la *Phénoménologie de l'esprit*³, établirait la non-réalité du concret à partir de la prétendue incapacité du langage à le dire. Parce que *l'ici* et le *maintenant*, le *Je*, désigneraient des choses différentes pour des locuteurs différents, ils seraient privés de sens. Wahl pense qu'il y a là, effectivement, une conclusion lourde d'enseignements sur le langage, mais nullement sur la pauvreté du concret : l'argument de Hegel démontrerait simplement une « impuissance » du langage, ou plus simplement de son régime descriptif, plutôt que l'irréalité de ce qui est désigné par *l'ici*, le *maintenant*, le *je*. Si, au contraire, on arrive à faire droit à ces particuliers que la description objective n'exprime qu'imparfaitement, on aura bloqué dès le départ l'essentiel de la critique hégélienne et des arguments, appelés à un grand succès, qui partent de l'analyse du langage pour aboutir aux mêmes résultats. Wahl identifie ici, au-delà de Hegel et des arguments sur le langage, un motif essentiel de la pensée idéaliste qui, résolvant le réel en relations pensées, aura toujours beau jeu de faire du « concret » le concept le plus « pauvre », le reste diaphane d'une opération d'abstraction qui n'aurait pas pleinement abouti. De ce point de vue, tout autant que Hegel, c'est Léon Brunschvicg, dont la stature domine encore la Sorbonne, qui est ici visé⁴, et dénonça peu après « l'attrait des jeunes gens d'aujourd'hui pour ce qu'ils appellent le "concret", leur répulsion – amants ivres de chair – à l'égard d'un idéalisme qu'ils traitent volontiers d'"exsangue" »⁵. L'attaque avait porté et, d'une façon très nette, Wahl en était devenu l'un des

1. *Vers le concret*, p. 127.

2. J. Wahl, *Revue du mois*, 1912, p. 160.

3 Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, trad. fr. J. Hyppolite, Paris, Aubier, t. 1, 1941, 1977, p. 81-85.

4 Paul Nizan, qui fut un critique violent de Wahl, exprima les choses de façon fort réductrice mais non erronée : « M. Jean Wahl se fait l'introducteur officiel de philosophies destinées à chasser les philosophies qui ont fait leur temps, et notamment celle de M. Brunschvicg, son oncle », P. Nizan, « Tendances actuelles de la philosophie » (1934), dans

R. S. Thornberry, *Les Écrits de Paul Nizan*, Paris, Honoré Champion, 2000, p. 600.

5. L. Brunschvicg, *Les Âges de l'intelligence*, Paris, Alcan, 1934, p. 131-133.

principaux représentants. C'est ce choix de départ, réitéré devant l'essor du positivisme logique, qui place Wahl à rebours du courant qui devait dominer la philosophie pendant plus d'un demi-siècle; mais il se peut, symétriquement, que les difficultés rencontrées par les différents « tournants » linguistiques et langagiers, par le structuralisme également, soient, aujourd'hui, ce qui rend si suggestive la lecture du présent ouvrage. La démarche se joue tout entière dans la question de savoir s'il est possible de faire droit au concret sans en faire le reste d'une opération d'abstraction ou le résidu d'une entreprise de classification : mais n'est-on pas alors revenu à la question de savoir si la philosophie doit partir d'un tout relationnel – dont le structuralisme et le fonctionnalisme nous donneraient des exemples plus récents – ou bien de « particuliers » ?

Il n'en est en fait rien, et la thèse sur *Les Philosophies pluralistes d'Angleterre et d'Amérique*, dont William James est le centre de gravité, développait trois points polémiques qui ont tous leur importance ici. Elle montrait, de façon très neuve et trop peu remarquée, que dans le débat entre monistes et pluralistes, le problème de l'expérience était mal posé. Wahl y faisait apparaître le caractère dialectique de chaque position prise séparément. On ne peut pas plus partir des « éléments », comme le font les pluralistes et les empiristes naïfs, que du « tout », comme le font les monistes, car le schème relationnel sur lequel ces positions se fondent ne traduit qu'imparfaitement la réalité : « tout » et « élément » sont aussi abstraits l'un que l'autre. Il s'agit là, deuxième point, d'une intuition que l'on retrouve chez Bradley, souvent cité mais rarement lu, à qui Wahl accorde une grande attention¹. En deçà de la pensée qui résout tout en relations abstraites, il y a lieu de redescendre vers le fond non relationnel de la réalité, d'une façon plus raffinée que ne l'ont fait les empiristes jusqu'alors². C'est précisément, troisième point, ce que fait Wahl, qui propose de substituer à un couple creux l'examen d'un concept qui se dérobe à l'enquête philosophique : le concret. L'empirisme nouveau devra garder « ce sens du particulier *concret* qui caractérise ordinairement [la position pluraliste] et en fait la valeur³ ». En ce sens, l'apport de la thèse de Wahl était de dépasser l'opposition abstraite entre le « tout » du monisme et les « parties » du pluralisme sans pour autant « réunir » ces directions : « Il faudrait s'efforcer de penser l'idée de particulier sans penser à l'idée de parties et en la rapprochant de l'idée de concret⁴ ». Sous « l'espace intellectuel » dans lequel on peut placer le tout et les éléments, il faut retrouver le « concret » comme point de fuite : « Le concret est le particulier vu comme totalité. Le particulier tel que se le représentent les pluralistes et le général sont tous deux des abstractions, représentent tous deux les phénomènes étalés les uns à côté des autres ou subsumés les uns sous les autres dans une sorte d'espace intellectuel. Le concret est le particulier qui se referme sur lui-même, qui devient une vie séparée⁵ ».

1. C'est encore Wahl qui écrit en 1968 l'entrée « Bradley » dans *l'Encyclopaedia Universalis*.

2 *Vers le concret*, p. 6.

3 *Les Philosophies pluralistes d'Angleterre et d'Amérique*, p. 271 [Nous soulignons].

4 *Ibid.*, p. 258.

5 *Ibid.*, p. 259.

Le livre de 1932 n'est pas « contenu » dans la thèse de 1920, qui n'esquisse encore le problème qu'en filigrane, mais il en est la reprise conceptuelle, au sein d'un paysage philosophique en pleine recomposition, depuis une approche philosophique considérablement enrichie par dix ans d'intenses recherches. Le problème n'est ici pas celui du *particulier* en tant qu'opposé au *général*, ni celui de l'*individu* en tant qu'opposé à l'*universel* ; le concret s'oppose à l'*abstrait*, à ce qui est découpé par l'intelligence dans un tout donné. L'individu, l'élément ne nous font pas sortir du domaine de l'abstraction, car, en un sens, ils sont découpés au sein d'une situation, d'un vivant, de quelque trame que leur simple juxtaposition ne parviendrait pas à engendrer. Il est question dans *Vers le concret d'empirisme*, mais ce n'est pas un empirisme « atomique », qui alignerait les sensations comme les joueurs alignent les dominos, pour reprendre le mot de James. Le concret peut bien être général, car ce qui le fait tel, ce ne sont pas les éléments singuliers qui le composent, mais le lien éprouvé entre eux. Il est susceptible d'analyse, à condition de comprendre que cette analyse n'a pas été précédée d'une synthèse. S'il y a des synthèses, ce sont des synthèses « trouvées », si bien qu'au lieu de centrer l'analyse philosophique sur l'*activité* synthétisante, il y aurait lieu de suivre le mot d'ordre de Novalis, et de « dire quelque chose en faveur de la passivité ». Aller vers le concret, c'est alors tenter d'élucider ces configurations que la pensée réflexive présuppose comme son point de départ et son point d'appui.

Le problème de la transcendance n'est plus alors celui du « parfait » ou de l'autre absolu de la pensée, mais celui de la façon dont une expérience, un fait, un événement, peut déboucher sur, « préhender » un autre, et parfois peut-être envelopper en lui le tout de la nature. S'approcher du concret, c'est bien essayer de replacer la pensée dans la nature, qui se décline en des sens différents chez les trois auteurs, mais il faut alors rendre compte d'une tension : il faut penser à la fois la transcendance de l'objet pour la pensée, *et* l'immanence de la pensée aux choses. La question n'est plus celle du choc, du « quelque chose = x », extérieur à la pensée, et qui la susciterait ¹, mais celle de l'articulation du réel. C'est ce déplacement de l'approche qui explique le caractère souvent critique de ces mouvements singuliers vers le concret : ils assortissent leur exploration d'une critique des dualismes et des faux problèmes de la philosophie de la représentation. C'est ce déplacement également qui nous permet de comprendre pourquoi, dans le titre, « vers » n'est pas moins important que « le concret » ². Il ne s'agit pas tant de fixer la signification d'un terme, le concret, que d'éclairer une « dialectique », en un sens que Wahl distingue de la dialectique hégélienne : il ne sera pas question ici d'un « mouvement immanent à l'idée », mais d'un mouvement « d'oscillation active et tendue des idées », qui « ne supprime pas les oppositions, mais les maintient devant soi » ³. Il n'y aura pas réconciliation spéculative mais maintien des tensions ⁴.

Le choix de départ de Wahl entraîne avec lui un impératif aisément compréhensible : pour mettre en évidence ce mouvement d'ensemble à l'œuvre dans

1. *Vers le concret*, p. 4.

2. *Ibid.*, p. 23.

3. *Ibid.*, p. 24.

4. *Ibid.*, p. 23.

chaque philosophie, il ne suffira pas d'isoler, en chacune d'elles, les passages dans lesquels l'auteur semble parler du concret, il faudra donner la physionomie *générale* de ces philosophies afin de montrer comment, pour elles, ce problème est chaque fois l'élément qui les pousse à déplacer les catégories traditionnelles de la philosophie. C'est pour cette raison que les trois parties de *Vers le concret* forment chacune une introduction générale aux auteurs que le livre évoque : il est toujours possible d'entamer la lecture de la philosophie et de la correspondance de James à partir de ce portrait épistolaire, qui est en même temps la seule biographie détaillée disponible en français; l'étude de Whitehead couvre l'ensemble des textes sur la « philosophie de l'organisme » écrits dans les années 1920 ; quant à la lecture de la philosophie de Gabriel Marcel, elle dépasse le cadre du *Journal métaphysique*, puisqu'elle renvoie également au théâtre et aux autres articles de ce dernier. Ce n'est pas l'accumulation d'exemples qui va prouver la réalité du mouvement, mais seulement l'examen de leur chemin, toujours singulier, *vers* le concret ¹.

Facettes du concret chez William James, Whitehead et Gabriel Marcel

« On pourrait très bien placer l'accent sur des philosophies toutes différentes » ², affirme Wahl, avec un brin de provocation tranquille. De fait, les candidats semblent se bousculer, au seuil du livre : Alexander, Heidegger, Husserl, Scheler, Hönigswald, Bauch, Bergson, Hartmann, Kierkegaard... Wahl va pourtant se concentrer sur trois d'entre eux, William James, Whitehead, Gabriel Marcel ; un Américain, un Anglais, un Français. Ce n'est évidemment pas par pur souci d'éclectisme que ces trois philosophes se trouvent ici rassemblés. Tout d'abord, les trois auteurs ont en commun de proposer une approche du concret qui n'appartient pas directement à un grand mouvement établi, phénoménologique, marxiste. Ils partagent tous les trois, comme Wahl, une double affinité avec les philosophes étudiés par Wahl dans sa thèse, et avec Bergson ; une même résistance, aussi, à l'hégélianisme. Ils occupent tous les trois, comme Wahl lui-même, une position qui est tendue entre la philosophie et l'un de ses dehors : la psychologie pour James, les mathématiques pour Whitehead, l'écriture dramatique et la musique pour Gabriel Marcel. Enfin, la critique de l'idée de système, déjà ébauchée dans les écrits antérieurs de Wahl, trouve un prolongement dans la forme même des écrits étudiés. En effet, James n'est pas saisi à partir des livres, des conférences, mais des lettres : c'est sa philosophie qui est elle-même saisie dans les « gouttes » du temps. Marcel, pour sa part, ne délivre pas un système, mais propose justement un journal, dont les différentes entrées, loin d'être des points d'arrêt, sont à la fois les étapes d'un progrès et les termes d'un parcours plus subtil. Alors que le premier et le dernier article éclairent tout à la fois un individu et une philosophie à partir de lieux particuliers, la correspondance et le journal, le second article est consacré à un

1. *Vers le concret*, p. 19.

2. *Ibid.*

mode d'exposition beaucoup plus classique de la philosophie, et à un thème qui semble contrevenir au titre de l'ouvrage : n'y a-t-il pas opposition entre « philosophie spéculative » et recherche du concret? Il a en fait le même objet que les autres textes, mais il traite le problème de Wahl à rebours : il s'agit en philosophie d'expliquer l'abstrait, et non le concret ¹, il s'agit de donner la *genèse* des catégories cosmologiques, ce qui doit justement conduire à une refonte de la philosophie abstraite.

Nous avons déjà évoqué les lignes principales de la nouvelle interprétation que Wahl propose de James. Les usages biographiques et historiques de la première partie de *Vers le concret* restent anecdotiques par rapport à sa finalité principale, qui est de montrer que la correspondance de James est un point de vue privilégié pour déployer sa philosophie « se faisant » ². Les lettres ne se contentent pas d'éclairer une philosophie parfaitement constituée en dehors d'elles, mais d'un certain point de vue c'est bien *dans* la correspondance que toute une partie de cette philosophie se joue dans des échanges singuliers, dans ses divisions, partagée entre les unifications possibles de l'univers, et le pluralisme des premiers et des derniers écrits. L'article de 1922, qui fournit la substance de la première partie, développe différemment le contenu de la thèse de 1920, il en reprend les problèmes sur un tout autre plan, dans la durée, dans ses discontinuités : il est le portrait d'une « tension » philosophique, en laquelle la philosophie n'est nullement dissociable de la personne, d'une « notion » tout individuelle, qui enveloppe dans ses développements, si irréguliers qu'ils puissent paraître, la série des contradictions qu'elle assemble et qu'elle dépasse sans cesse » ³. D'où l'insistance de Wahl sur les épisodes de crise, de doute, de remise en question, dans la carrière de James; sur les moments où à la fois il aspire et renonce à un système ; sur les moments où une avancée semble se produire, dans la conjugaison du discontinuisme de Renouvier et du continuisme de Bergson. Il est surtout possible, en la saisissant dans le temps, d'observer cette « âme divisée », dans ses notations sur l'expérience religieuse, ses tâtonnements, cette recherche paradoxale qui se lisent plus clairement que dans les livres eux-mêmes : « La vie d'un penseur comme James est recherche du direct et de l'immédiat, en passant au travers de toutes les théories médiates, intellectuelles, et en allant au-delà » ⁴. C'est une première figure de la dialectique que l'on atteint ici, mais qui se fonde tout entière sur l'« individu » James dans « son impatience, son amour du nouveau, et son désir du vrai » ⁵. L'individu, centre du pluralisme démocratique de James qui semble fournir un rempart contre la menace des

1. *Vers le concret*, p. 134.

2. Wahl commente les *Letters of William James*, H. James Jr. (éd.), 2 vol., Londres, 1920. On peut également consulter William James, *Extraits de sa correspondance*, édité par Fl. Delattre, Paris, Payot, 1924. Mais l'édition de référence est maintenant la *Correspondence of William James*, Charlottesville, University Press of Virginia, 1993-2004, 12 vol. Certaines notes suggèrent que Wahl avait à sa disposition des lettres inédites, notamment de la correspondance entre James et le philosophe polonais Lutoslavski. Cf. *Vers le concret*, note 1, p. 84.

3. *Vers le concret*, p. 125.

4. *Ibid.*, p. 124.

5. *Ibid.*, p. 27-28.

« grandes organisations », illustre une facette à la fois métaphysique et politique du concret ¹ ; la nature et le paysage, objets de la magnifique dernière section de cette première partie, et surtout l'espace perçu, dans lequel les espaces qui séparent sont encore des relations senties, en sont d'autres. Si leur ombre plane sur l'ensemble du recueil, ne serait-ce que parce que Whitehead et Marcel ont lu James, le second chapitre fournit, lui, une armature conceptuelle à la quête du concret.

Dans le vaste parcours qui conduit Wahl à rapprocher Whitehead, parfois des phénoménologues, parfois de Heidegger, mais aussi de Wordsworth et Shelley, on est sans doute au plus près de sa vision propre : il estime qu'on ne voit « nulle part s'exprimer avec plus netteté que dans l'œuvre de Whitehead une vision concrète » de la réalité, et que l'auteur de *Process and Reality* est finalement le représentant le plus significatif d'« une philosophie empirique concrète » ². La fonction de cette partie est claire : il s'agit de montrer que le mouvement « vers le concret » n'est pas seulement le fait du psychologue ou du philosophe dramaturge, mais également celui du philosophe des sciences exactes. Le propos n'est donc pas d'opposer, classiquement, le sentiment ou l'intuition et la science, mais de montrer, d'une part, que la science ne se résume pas aux abstractions du matérialisme mécaniste, elle doit faire une place au concret ; d'autre part, que la science contemporaine exige une révolution dans les concepts qui ne laissera pas intacte l'idée de nature, il faudra amender profondément les catégories abstraites.

L'intérêt de Wahl se porte avant tout sur le fait qu'il ne s'agit ici ni d'une nature construite ni d'un sentiment de la nature, mais d'abord de la nature en tant que perçue, sans que l'on puisse substituer à cette première approche les abstractions du matérialisme mécaniste (« la nature est ce que nous observons dans la perception au moyen de nos sens » ³). C'est davantage une certaine conception, réductrice, de la science qui a appauvri l'analyse de l'expérience que la science en général et a réduit le concret au statut d'entité fantomatique. Le concret, c'est ici l'événement, c'est l'organisme (« présence de l'ensemble dans le concret » ⁴), et la philosophie de la nature sera d'abord analyse de l'expérience, conservée dans toute son épaisseur, en « éléments concrets ». Wahl revient sans cesse, dans les écrits postérieurs à 1932, à la formule exprimée dans *La Science et le Monde moderne* : « Le recours ultime doit toujours être à l'expérience et c'est pourquoi j'insiste autant sur le témoignage des poètes » ⁵.

La question étant de savoir quel est le statut d'une philosophie de la nature quand le « matérialisme mécaniste » a été désamorcé, il y a évidemment dans la critique opérée par Whitehead une part destructrice. Elle porte en particulier sur la « bifurcation cartésienne » entre chose pensante et chose étendue qui coupe le monde en objets sans sujets et en sujets sans objets. L'erreur du matérialisme, qui s'y ajoute, c'est tout d'abord de partir d'une « idée fausse » de la substance et de faire fond sur le schème sujet-prédicat qui ne vaut que pour les abstractions

1 *Vers le concret*, p. 79.

2 *Ibid.*, p. 215-216.

3 *Ibid.*, p. 129.

4 *Ibid.*, p. 133.

5 *Ibid.*

élevées ¹. C'est cette philosophie, qui conduit à poser illusoirement des « substances solitaires », et qui, quand on la conjoint à un atomisme du temps (décliné en « instants ») et de l'espace (compris selon le mythe de « l'emplacement unique »), rend finalement inintelligible l'idée même de causalité. C'est, dans le même mouvement, cette philosophie qui conduit à exiler la subjectivité du monde, au lieu de voir comment elle en émerge.

Il y a en contrepartie une part propositive : contre la théorie de « l'emplacement unique », Whitehead reprend et enrichit la théorie jamesienne de la « voluminosité primitive » qu'il convient de retrouver sous l'espace abstrait : « Le volume est l'élément le plus concret de l'espace » ². L'espace, qui sépare tout autant qu'il relie, est bien une relation, mais ce n'est pas une relation entre choses : c'est une relation entre événements. L'instant est également un concept fourvoyant : le temps nous est donné sous forme de « gouttes, de palpitations d'expériences » ³ ; le temps n'est donc pas ramené à la continuité de la durée : il est fait de blocs discontinus de continuité. En un sens, il y a bien ici un atomisme, mais il ne débouche pas sur des éléments simples, des objets, mais encore sur des événements. Ce dernier terme prend, on le voit, une extension considérable dans la philosophie de Whitehead : « être du fer, c'est un événement ». Mais les événements ne sont pas des points d'arrêt, ils s'ouvrent sur et vers d'autres événements : « L'obélisque de la place de la Concorde est un événement, lié à l'existence de la terre, de Paris » ⁴. Il n'est détaché que par abstraction du fond de la nature : « L'événement qui se passe maintenant, c'est toute la nature » ⁵. En ce sens, il est « préhension » : il est appréhendé par lui-même, et est appréhendé par les autres événements ⁶. Ce débordement, cet empiètement des événements les uns sur et dans les autres, détermine un sens nouveau de l'immanence et de la transcendance, par lequel « comme tout événement de l'univers, nous sommes pris et nous prenons » ⁷.

C'est ce point précis qui rapproche, aux yeux de Wahl, Whitehead d'un mouvement « vers le concret » plus vaste en philosophie, ce qui ne veut pas dire que toutes les perplexités aient été dissipées. Les plus importantes portent sur le caractère fuyant de la distinction entre les objets « éternels » que Whitehead introduit dans sa philosophie, et les événements. Au-delà se profile la difficulté qu'il y a à séparer des événements de « l'événement total » qu'est le passage de la nature : allant vers le concret, se dirige-t-on vers tel agencement ou bien vers « l'événement total » ? Le second type de perplexités porte sur la compatibilité de l'idée de possible, cheval de Troie des philosophies de l'abstraction, avec les principes de Whitehead. Elles n'ont pas pour but d'amoinrir la portée de la « philosophie de l'organisme » ; elles ont, bien davantage, pour fonction de manifester la nécessité d'un ajout, ou de l'explicitation d'une dimension qui resterait encore implicite

1 *Vers le concret*, p. 136.

2 *Ibid.*, p. 143.

3 *Ibid.*, p. 148.

4 *Ibid.*, p. 151.

5 *Ibid.*, p. 152.

6 *Ibid.*, p. 153.

7 *Ibid.*, p. 127.

chez Whitehead : celle d'une « dialectique qui naît du réel et vient se heurter à lui »¹. Il y a « une seule réalité, sans bifurcation », et pourtant « l'esprit ne peut connaître la réalité qu'en l'opposant à lui-même » ; il y a du concret, mais il ne peut prendre place dans une philosophie qu'au sein d'un chemin *vers* le concret.

Cette tension est encore plus explicite dans la troisième et dernière partie, consacrée au *Journal métaphysique* de Gabriel Marcel. Jean Wahl et lui se connaissent et s'apprécient depuis leur formation philosophique ; leurs destinées respectives ne cesseront de se recroiser jusqu'à leur disparition, très proche l'une de l'autre². Il est possible de dire que *Vers le concret* marque leur point de plus grand accord³.

Le *Journal métaphysique*⁴ a une cible commune avec Wahl : il s'agit pour lui de concentrer la réflexion « sur les anomalies que tout rationalisme escamote ou dont il se détourne plus ou moins visiblement pour tisser sa toile conceptuelle »⁵. « L'objectivité » ne suffit pas à enserrer le domaine de « l'existence ». Le projet sera donc de « rendre à l'existence cette priorité métaphysique dont l'idéalisme a prétendu la priver »⁶. Cette idée, qui parcourt d'un bout à l'autre le *Journal*, s'appliquait en priorité à la critique du « Système » hégélien⁷. Quelles qu'aient pu être ensuite les querelles sur la définition et la portée de « l'existentialisme », il est clair que Marcel, dans le *Journal métaphysique*, énonce explicitement les grandes lignes d'une pensée de l'existence : « L'existence ne peut être à proprement parler ni posée, ni conçue, ni même peut être connue, mais seulement reconnue à la façon d'un terrain qu'on explore »⁸. Contre le travail de la réflexion, il est des faits qui résistent : l'ici, le maintenant, la sensation, mon corps sont autant de formes de l'écécité « sur quoi la réflexion ne peut mordre »⁹. La sensation n'est pas coupure, déchiffrement de messages que nous enverraient les choses, mais « participation » ; je n'ai pas un corps, je suis mon corps. Ce sont ces « jugements d'existence » qui rendent la dialectique possible et non l'inverse¹⁰.

La « dialectique » annoncée dans la préface de *Vers le concret* ne passe plus entre les facettes d'une philosophie, comme chez James, ni entre les objets et les événements, comme chez Whitehead, mais tout d'abord entre les deux parties du *Journal* : la première exacerbant les dialectiques, la seconde ébauchant le terrain qui permettra de ne pas les rencontrer sans cesse sur sa voie, et se concentrant sur certaines « anomalies » sur lesquelles la réflexion ne peut mordre. D'une partie à

1. *Vers le concret*, p. 220.

2. Sur Wahl et Marcel, cf. P. Ricœur, E. Levinas et X. Tilliette, *Jean Wahl et Gabriel Marcel*, avec une présentation de Jeanne Hersch, Paris, Beauchesne, 1997.

L'étude de Paul Ricœur est essentielle.

3 G. Marcel, *Gabriel Marcel interrogé par Pierre Boutang*, op. cit., p. 74.

4 G. Marcel, *Journal métaphysique*, Paris, Gallimard, 1927, réédition 1997.

5 *Ibid.*, p. X.

6 *Ibid.*, p. XI.

7. Cf. également G. Marcel, « Le malheur de la conscience dans la philosophie de Hegel, par Jean Wahl », *Europe*, 15 septembre 1929, p. 149-152.

□ 8. G. Marcel, *Journal métaphysique*, p. XI.

□ 9. *Ibid.*, p. 328.

□ 10. *Ibid.*, p. 261.

l'autre du *Journal*, la transition est philosophique, mais aussi biographique : Gabriel Marcel attribue à l'expérience de la guerre, et plus précisément à son service dans la Croix-Rouge, ce changement de disposition et l'attention plus grande à « mon corps » ainsi qu'aux modalités qu'il explore dans la deuxième partie du *Journal*. La structure de l'ouvrage, qui reflète bien, en première approche, la distinction entre les démarches abstraites de la raison et le concret, pose un problème philosophique : la première partie n'est-elle que le moyen d'arriver à la seconde, et n'a-t-elle qu'un intérêt finalement documentaire ? Ou bien n'est-elle pas le risque qui plane toujours sur la pensée qui pense avoir atteint « le concret absolu » et croit toucher à une théorie de l'expérience religieuse ? C'est sans doute un euphémisme de dire que la lecture de Wahl cherche autant que possible à les saisir dans leur complémentarité, et les dernières lignes de la préface auraient tôt fait de trancher tout doute à ce sujet.

Si l'apport propre de cette partie est l'analyse de la place faite par Gabriel Marcel en philosophie à ce qui n'était jusque-là considéré que comme des sentiments « extrêmement fuyants »¹, Wahl est en revanche plus circonspect sur les « considérations métapsychiques » de Gabriel Marcel, qui occupent une partie considérable du *Journal*, circonspect également à l'égard de ce qu'il considère comme un troisième niveau du *Journal*. Après la transcendance de l'être pour la connaissance de la première partie, après l'immanence décrite au début de la deuxième, Wahl est plus sceptique au sujet de ce que Marcel écrit sur « l'expérience mystique » et la croyance. De ce point de vue, ce troisième article se distingue clairement des autres : Wahl prend bien quelques distances par rapport à James ; il a bien émis quelques critiques à propos de la distinction whiteheadienne entre objets et événements, mais il fait maintenant explicitement part d'« hésitations à suivre jusqu'au bout Gabriel Marcel »². Il y a, selon Wahl, deux menaces qui pèsent sur cette démarche, si Marcel entend passer du mode de description phénoménologique à une ontologie. Il estime d'abord que les dialectiques exacerbées ne cesseront pas : le chemin vers le concret est celui d'une oscillation ; s'il y a conciliation, ce ne peut être que par une « vision mystique »³. Mais, précisément, le pari de Wahl est que si l'expérience dont Marcel opère la description dans la deuxième partie est transformée en théorie, nous serons « entraînés de nouveau dans le mouvement de la dialectique »⁴. L'autre menace, symétrique, n'est plus celle du négatif, mais celle de l'indistinction : la théorie de Marcel sur la croyance conduirait à donner raison à toutes les formes que l'expérience religieuse peut prendre. Le propos dépasse le cas de Marcel : si Wahl présente trois auteurs qui sont animés de soucis parfois voisins, qu'il s'agisse du statut de l'expérience religieuse chez James, du problème de Dieu chez Whitehead, ou du problème de la croyance chez Marcel, et si la quête de ces trois penseurs est un des sujets d'intérêt évidents

1 *Vers le concret*, p. 267.

2 *Ibid.*, p. 261.

3 *Ibid.*, p. 26.

4 *Ibid.*

de Wahl, il y a lieu de tenir compte de son laconisme, voire de ses réticences¹. Ces deux objections, comme nous le verrons plus loin, connaîtront de nouveaux développements dans les rapports amicaux et critiques de Wahl et Marcel.

Qu'accomplissent donc ces études d'*histoire de la philosophie contemporaine* ? Le propos n'est pas d'exposer des moments privilégiés de la tradition : James est certes connu, mais souvent confondu avec le mouvement pragmatiste – auquel il a contribué mais auquel son œuvre ne se réduit pas – et, au sens propre, les auteurs étudiés n'ont pas véritablement, en 1932, fondé ni donné naissance à une tradition en France. L'histoire de la philosophie telle que Wahl la conçoit consiste souvent à faire parler une voix mineure contre une tradition établie, mais aussi, tout aussi souvent, à faire parler, au sein d'une tradition établie, ce qui s'oppose à elle². La seconde orientation, largement représentée par la lecture du *Parménide* de Platon et du jeune Hegel, caractérise bien l'étude sur James : il s'agit de retrouver l'empirisme de James derrière tous les faux débats sur le pragmatisme, et cette direction à elle seule justifierait de relire les pages que Wahl lui consacre. C'est paradoxalement en s'appuyant sur l'élément le plus particulier, la lettre, que l'on peut relativiser l'importance de ce thème en général dans la philosophie de James. Il faudrait noter sur ce point une grande proximité, dans la méthode, entre la première partie et le *Thought and Character of William James* de R. B. Perry, qui se fonda sur des lettres et inédits pour donner en 1935 ce qui reste le meilleur portrait de James³. Écrire une histoire de James contre sa réduction au pragmatisme, ce serait voir « derrière ce que son pragmatisme peut avoir d'irritant, ce qu'il y eut d'effort pour voir le réel, dans son flux, et sa variété, et dans cette unité empirique plus transcendante peut-être au fond que l'unité transcendante, et aussi plus complexe »⁴. Il y a aussi, dans ces études, et cela s'applique peut-être davantage à Whitehead et Marcel, une dimension de pari, s'il est vrai que « l'histoire de la philosophie contemporaine implique toujours une sorte de prophétie »⁵. D'une part, les auteurs évoqués permettent de déchiffrer la philosophie *contemporaine*, et d'autre part le mouvement vers le concret que l'on saisit dans leurs œuvres est une

1. Cf. la lettre de 1933, citée par Maurice de Gandillac, au sujet de la nécessité de compléter la vision d'un Bergson par celle d'un Claudel (*Vers le concret*, p. 179), *Le Siècle traversé*, Paris, Albin Michel, 1998, note p. 158 : « Ce qui m'attire dans la vision de Claudel est un certain sens d'un soubassement solide et permanent. Peut-être y a-t-il là quelque chose d'occidental, mais je ne vois pas pourquoi cela serait chrétien. (...) J'aurais pu en ce sens remplacer Bergson et Claudel par Shelley et Wordsworth (si on définit ce dernier comme le fait un peu arbitrairement Whitehead) ou même par Monet et Cézanne ».

2. « Il ne s'agit plus du tout de voir un philosophe par l'intermédiaire de sa tradition, mais au contraire de voir dans un philosophe ce qui s'oppose à sa tradition », *Bulletin de la Société Française de Philosophie*, Séance du 25 avril 1936, p. 126.

3. R. B. Perry, *The Thought and Character of William James, as revealed in unpublished correspondence and notes, together with his published writings*, 2 vol., Boston, Little, Brown and Company, 1935.

4. J. Wahl, dans *Recherches philosophiques*, 1936-1937, VI, p. 451.

5. « La situation présente de la philosophie française », dans M. Farber (dir.), *L'Activité philosophique contemporaine en France et aux États-Unis*, t. 2, Paris, PUF, 1950, p. 34-63, p. 58.

caractéristique primordiale de la philosophie en train de se faire. Il est frappant que la préface ait été publiée parallèlement dans le premier numéro des *Recherches philosophiques*¹, revue d'avant-garde qui eut, entre autres mérites, celui de faire connaître au public français la phénoménologie allemande quand les revues plus importantes restaient encore timides à ce sujet. L'article-préface appartenait alors à une série d'articles sur les « Tendances actuelles de la métaphysique », qui comprenait en outre des textes aussi fondateurs que « Noumène et microphysique » de Gaston Bachelard, et l'une des premières traductions de Martin Heidegger². Il s'agissait également d'éclairer des philosophies dont l'interprétation n'avait pas encore été figée par le jeu des commentaires savants, ce qui était précisément le mot d'ordre des *Recherches philosophiques*³. Dans le cas de Whitehead, l'essai de Wahl est une véritable introduction : il s'agit, avec quelques sections du *Cheminement de la pensée* de Meyerson, de la première étude de la « philosophie de l'organisme » de Whitehead, qui n'est plus réduit au rôle de compagnon d'écriture de Russell pour les *Principia Mathematica*⁴. Il fallut cependant attendre le milieu du siècle pour que l'appartenance de Whitehead au mouvement que Wahl décrivait fût pleinement reconnue. Quant au *Journal métaphysique* de Gabriel Marcel, si son succès fut instantané, l'essai de Wahl est le premier à en éclairer toute la teneur philosophique et à l'inscrire dans les principaux débats du temps. Ces études n'ont pas seulement valeur descriptive : elles contribuent à accomplir ce mouvement commun qu'elles évoquent.

Élargissement de la philosophie

Vers le concret est certainement l'ouvrage dans lequel l'originalité de Wahl apparaît au grand jour. En plus du détail de ses études apparaît un trait important de ses œuvres à venir : son talent pour les fresques qui fixent admirablement un paysage philosophique à un moment donné, comme il le fait dans la préface, dans le *Tableau de la Philosophie française*, comme il le fera dans de nombreux autres textes⁵. Cette originalité, qui se joue à la fois dans le détail ténu et dans la vue

1. J. Wahl, « Vers le concret », *Recherches philosophiques*, 1931-1932, I, p. 1-20.
2. M. Heidegger, « De la nature de la cause » (*Vom Wesen des Grundes*), trad. fr. A. Bessey, *Recherches philosophiques*, 1931-1932, I, p. 83-124.
3. *Recherches philosophiques*, 1931-1932, I, p. VII.
4. Cf. A. Parmentier, *La Philosophie de Whitehead et le problème de Dieu*, Paris, Beauchesne, 1968, p. 12. Merleau-Ponty lui reprend de nombreux éléments, citations et traductions dans ses cours sur la nature : « L'idée de nature chez Whitehead », *La Nature, notes de cours du Collège de France (1956-1960)*, Paris, Seuil, 1995, chap. 3, p. 153-165. Bergson, avant lui, renvoie « sur ces idées de Whitehead, et sur leur parenté avec les (siennes) » à l'article de *Vers le concret* dans *La Pensée et le Mouvant*, 1934, Paris, Alcan, rééd. « Quadrige », Paris, PUF, 1998, note p. 78.
5. Voir par exemple la préface d'*Existence humaine et transcendance*; « Métaphysique et poésie » dans *Poésie, pensée, perception*; « La situation présente de la philosophie française », dans M. Farber, *L'Activité philosophique contemporaine en France et aux États-Unis*, op. cit., t. 2, p. 34-63.

d'ensemble, se manifeste pour la première fois dans *Vers le concret*, qui juxtapose, dans son plan même, les deux orientations, qui se nourrissent l'une l'autre. Le rôle de ces fresques n'est jamais purement statique ¹, et prendre acte des aperçus de Wahl sans voir la touche qu'il a lui-même tenté d'apporter à ces paysages serait un singulier contresens. *Vers le concret* dessine un chemin qui ne s'arrête pas à la dernière page du livre.

Se rajoutant à cet effet de miroir, il y a, au sein même de *Vers le concret*, une accélération. Les articles sur Whitehead et Gabriel Marcel, pourtant tout justes parus de façon séparée dans des revues, sont assortis de nombreuses notes insistant sur les rapports entre leurs « tentatives » et les philosophies de Kierkegaard et Heidegger. Ces deux auteurs occupent désormais une partie croissante de l'attention de Wahl et dominent discrètement la préface, certains développements des deux dernières parties et surtout les notes rajoutées en vue de l'édition du livre. L'article de 1931, « Hegel et Kierkegaard », marquait nettement la direction choisie par Wahl dans son interprétation de Hegel, en posant « la question de savoir (...) si par-delà le "Système", nous ne pouvons découvrir entre ces penseurs si opposés, des parentés » ². Philosophiquement, la préface de *Vers le concret* occupe donc un moyen terme entre le livre sur Hegel et les études kierkegaardiennes des années 1930. Heidegger a, lui, été lu dès la sortie de *Sein und Zeit*, et on le voit apparaître, pour ainsi dire, à travers les fenêtres – ou les soupiraux – que constituent les notes de la préface. Mais ici encore, ce qui intéresse Wahl, c'est la proximité, et la distance, entre les thèses de Heidegger et celles du penseur danois ³. La figure paradoxale du concret serait cette fois celle de l'existant singulier, mais elle nous ferait sortir du cadre de l'empirisme élargi que Wahl dessine ici; elle nous montrerait Wahl en chemin vers ce qui allait bientôt devenir, au prix parfois de contresens qui attendaient les lecteurs moins scrupuleux que lui, la « philosophie de l'existence » ⁴. Elle risquerait surtout de nous masquer le rôle que jouent les études de *Vers le concret* dans la pensée ultérieure de Wahl, et, au-delà, de nous faire manquer leur actualité. Il est tentant de penser que James incarne une tension philosophique dont Wahl diagnostique et regrette la disparition dans la philosophie américaine du milieu de siècle : il est une voix qu'il faudrait parvenir à entendre si l'on veut remonter à ce que cette philosophie a de plus créateur ; nous dirions également que Whitehead représente une approche de la nature, au-delà de la « bifurcation cartésienne », qui échapperait aux naturalisations les plus réductrices que Wahl voit croître après 1945 ; et enfin que Wahl en vient à s'opposer à Gabriel Marcel sur le thème de la transcendance.

De ce dernier point de vue, il est probable que la place différente que vient à occuper Gabriel Marcel tient davantage à la double évolution des deux hommes après *Vers le concret* qu'à une réinterprétation que Wahl aurait effectuée du

1. *Tableau de la Philosophie française*, p. 226-227.

2. J. Wahl, « Hegel et Kierkegaard », *Revue philosophique*, 1931, p. 321.

3. J. Wahl, « Heidegger et Kierkegaard. Recherche des éléments originaux de la philosophie de Heidegger », *Recherches philosophiques*, 1932-1933, II, p. 349-370.

4. Cf. *Petite histoire de l'existentialisme*, Paris, Éditions du club Maintenant, 1947; *La Pensée de l'existence*, Paris, GF-Flammarion, 1951.

Journal métaphysique. Dans *Vers le concret*, Wahl avait laissé deux questions ouvertes : d'une part, la possibilité que la première partie du *Journal* se retourne contre la seconde, à partir du moment où l'on s'approche d'une « théorie » de l'expérience et de la croyance religieuse ; d'autre part, il apparaissait clairement, à partir des critiques de Wahl, que le caractère indéterminé de la transcendance était irréductible. Il est certain que le goût prononcé de Wahl pour le « tournoi de l'esprit entre des forces contraires »¹ ainsi que son interprétation de Kierkegaard devinrent vite inconfortables pour Gabriel Marcel. Même si celui-ci reste un lecteur régulier des œuvres de Wahl², il suffit de consulter les éléments publiés de sa correspondance pour observer son raidissement, qu'il s'agisse du premier point³ ou du second⁴. C'est lors d'une des séances les plus animées de la Société Française de Philosophie, en décembre 1937, que le différend qui se profilait dans *Vers le concret* éclate, quand Wahl demande « s'il convient de conserver aux idées de la subjectivité et de la transcendance leur aspect théologique. La transcendance n'est pas forcément Dieu, ni forcément le diable. Elle peut être simplement la nature, qui n'est pas moins mystérieuse que le Dieu des orthodoxies et le Dieu des hétérodoxies »⁵. Il y a certes au sein même du concret des percées, de la transcendance dans l'immanence, et il y en a dès la perception, mais elles sont irréductiblement ambiguës. La longue réponse de Gabriel Marcel montrait bien qu'il ne partageait aucun des points qu'avancait Wahl⁶. C'est sans doute l'union de ces deux thématiques, la place irréductible de la dialectique en philosophie, et l'interrogation sur la transcendance, qui explique la tension qui atteint son sommet dans un échange qui a pour scène les colonnes de la NRF⁷. Ce différend va être très vite relativisé par d'autres menaces plus immédiates pesant sur Wahl, qui se trouve alors suspendu de sa charge de professeur par les lois antisémites du gouvernement de Vichy, bientôt emprisonné par la Gestapo, à la Santé et à Drancy en 1941, n'échappant à la mort dans les camps de concentration que grâce au dévouement de

1. *Vers le concret*, p. 26.

2. Il serait possible de dresser un portrait de Wahl à partir des recensions de G. Marcel : « Les Philosophies pluralistes », *Revue philosophique*, 1921, p. 411 sq.; « Étude sur le Parménide, par Jean Wahl », Paris, NRF, mai 1927; « Le Malheur de la conscience dans la philosophie de Hegel, par Jean Wahl », *Europe*, 15 septembre 1929, p. 149-152; « Études kierkegaardiennes, par Jean Wahl », *Le Jour*, février-mars 1938; « Désespoir et philosophie : Études kierkegaardiennes, par Jean Wahl », NRF, juin 1939, p. 1027-1032 ; « Le Tableau de la philosophie française, par Jean Wahl », *Une semaine dans le monde*, 7 septembre 1946.

3. Cf. *Correspondance Gabriel Marcel – Gaston Fessard (1934-1971)*, Paris, Beauchesne, 1985, p. 140.

4. *Ibid.*, 19 juillet 1937 ; 25 août 1938 : « Je lis les épreuves du Kierkegaard de Wahl, remarquable et décevant. Combien je me sens catholique en lisant cela ».

5. *Existence humaine et transcendance*, p. 40.

6. Voir, en contrepoint, des éléments intéressants dans Jean Wahl, « Cheminements et carrefours », par Rachel Bepaloff, *Revue philosophique*, 1940, 1, p. 86-104, en particulier

p. 90-93, et la correspondance de Rachel Bepaloff adressée à Jean Wahl rassemblée dans les

Lettres de Jean Wahl à Rachel Bepaloff (1937-1947), Sur le fond le plus déchiqueté de l'histoire, Paris, Éditions Claire Paulhan, 2003.

7. G. Marcel, « Désespoir et philosophie : Études kierkegaardiennes, par Jean Wahl », NRF, juin 1939, p. 1027-1032. Jean Wahl, « Lettre », NRF, Août 1939, p. 333.

ses amis et s'exilant en Amérique à partir de 1942 pour toute la durée de la guerre. Le dialogue se poursuit après la guerre, de façon plus apaisée. Un point d'orgue est certainement la séance Marcel de la Société Française de Philosophie ¹, lors de laquelle les deux hommes entament un dialogue étonnamment long pour ce genre de conférence ². On peut se demander si cette différence, entre deux « compagnons » issus du même « placenta philosophique » ³, peut se ramener, comme Gabriel Marcel le fait, à une différence d'attitude par rapport à la « conclusion » en philosophie ⁴. Il reste que toute lecture de ces échanges qui ne prendrait pas en compte l'arrière-plan que fournit *Vers le concret* s'exposerait à de sérieux contresens : elle risquerait de réduire à un éphémère conflit de personnalités un différend philosophique dont nous voyons s'esquisser les grandes lignes dans les dernières pages de l'ouvrage.

L'usage de James et de Whitehead est lui plus stable, même s'il prend une tonalité particulière dans le paysage philosophique de l'après-guerre. Wahl, bien avant le célèbre colloque de Royaumont sur la philosophie analytique ⁵, regrette la coupure toujours plus forte entre la pensée continentale et les philosophies anglosaxonnes, en particulier les « écoles qui dominent la pensée américaine, et qui, en un sens, la stérilisent un peu aujourd'hui » ⁶. Elles la stérilisent, du point de vue de Wahl, si elles limitent l'exercice de la philosophie à l'analyse du langage et si elles restreignent la nature à ce que nous enseigne une science particulière. Wahl, tout en restant un lecteur attentif de la philosophie américaine, garde toujours la nostalgie d'une écoute réciproque, de la part des philosophes des deux continents ⁷, et peut-être le regret d'un évanouissement du « sens métaphysique possédé à un si haut degré par les Royce, les James, les Peirce et par Dewey dans certaines de ses œuvres » ⁸. Le courant philosophique incarné par James s'est déplacé ; il est désormais porté par certaines formes de l'art américain : « Si la tension qui caractérisait l'œuvre de William James n'est plus présente chez les philosophes, si certains des éléments qui caractérisaient pour lui l'américanisme ont été aplanis, aplatis, *levelled down*, en revanche ces éléments subsistent ou réapparaissent, et sous une forme aiguisée, dans plusieurs aspects de l'art américain » ⁹.

1. G. Marcel, « L'être devant la pensée interrogative », *Bulletin de la Société Française de Philosophie*, 25 janvier 1958.

2. *Ibid.*, p. 20-23.

3 G. Marcel, *Gabriel Marcel interrogé par Pierre Boutang*, *op. cit.*, p. 74.

□ 4. *Ibid.*, p. 74 : « Il y a, chez lui, un certain souci de ne pas aboutir, de ne pas conclure, et, moi, j'aurai toujours le désir de conclure tout en étant, naturellement, souvent arrêté par des scrupules compréhensibles ».

5. *La Philosophie analytique*, Paris, Éditions de Minuit, 1962.

6. *Le Choix, le Monde, l'Existence*, Grenoble, Arthaud, 1947.

7. *Tableau de la philosophie française*, p. 208.

8. *Ibid.*, p. 224-225.

9. Variante de la préface à *l'Histoire de la philosophie américaine*, de Gérard Deledalle, IMEC, Fonds Jean Wahl.

Le mouvement vers le concret, pour être suivi en détail, exige ce que Wahl appellera plus tard « l'élargissement de la philosophie »¹. *Vers le concret* se démultiplie en autant de mouvements vers la poésie, l'art pictural, le roman. Vers la poésie, partie intégrante de son œuvre², mais qu'il traduit, étudie ou publie sans relâche. Il est de ce point de vue frappant qu'en 1943, au moment le plus fort de la guerre, afin de marquer « l'immense continuité intercontinentale », et son attachement à l'Amérique, terre de la liberté, Wahl recourt aux poètes, qu'il traduit et choisit pour le public français³. Vers l'art pictural, dans un mouvement qui nous est devenu familier, à la suite notamment des travaux de Merleau-Ponty, après ceux de Heidegger sur l'origine de l'œuvre d'art. Il ne l'est pas lorsque Wahl le formule, à en juger par les vives résistances qu'il rencontre quand, lors d'une séance de la Société Française de Philosophie, il avance, quelque vingt ans avant *L'Œil et l'Esprit*, qu'au lieu de se fixer sur les traités de philosophie, il y aurait lieu de « voir ce que c'est que l'intuition du monde chez un Van Gogh »⁴. Vers le roman, américain⁵, mais aussi anglais, comme en témoignent les magnifiques études de Wahl sur Powys⁶, et aussi sur D-H. Lawrence, chez lequel il retrouve « au-delà de la connaissance intellectuelle fondée essentiellement sur la vue, tournée vers le passé [...] un autre mode de connaître obscur mais puissant, épais, par lequel nous sommes reliés aux choses et aux autres »⁷. Les pièces recueillies dans *Poésie, pensée, perception* contiennent des points de départ des plus intéressants pour une première lecture des nombreux autres textes consacrés par Wahl à cet « élargissement ».

Enfin, l'intérêt de Wahl pour Whitehead ne s'estompe pas après *Vers le concret* : il revient sans cesse à cet auteur dans ses cours, dans le *Traité de métaphysique*⁸. C'est cependant la première conférence du Collège philo

1. *Défense et élargissement de la philosophie, le recours aux poètes* : Claudel, Paris, CDU, 1958.

2. À commencer par *Connaître sans connaître*, Paris, GLM, 1938.

3. *Écrivains et poètes des États-Unis d'Amérique*, Paris, Fontaine, 1945 (reprise de la revue *Fontaine*, Alger, 1943, n°27-28).

4. *Bulletin de la Société Française de Philosophie*, 1936, p. 124. Cf. « La correspondance complète de Vincent Van Gogh », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1963, I, p. 100; « Rimbaud, la sauvagerie et le silence », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1957, III, p. 331.

5. « La raison pour laquelle de nombreux Européens se sont tournés vers les romanciers américains est précisément celle pour laquelle ils ne se sont pas tournés vers les philosophes américains », Lettre à Marvin Farber, *Philosophy and Phenomenological Research*, 11, 3, 1951, p. 404.

6. « Un défenseur de la vie sensuelle : John Cowper Powys », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1939, p. 309. Préface à John Cowper Powys, *Les Sables de la mer*, Paris, Christian Bourgois, rééd. 1982, p. I-VI ; Livre de Poche n°3328.

7. *Poésie, pensée, perception*, p. 183.

8. Voir *Entretiens avec Whitehead*, recension de A. N. Whitehead, as recorded by Lucien Price, London, Max Reinhardt, 1934, p. 386, *Études anglaises*, 1957, p. 235-237. C'est encore Jean Wahl qui rédige, en 1968, presque quarante ans après *Vers le concret*, la notice sur Whitehead de l'*Encyclopaedia Universalis*.

sophique, que Wahl fonde en 1946, qui illustre le mieux la place qu'il accorde toujours à Whitehead, pris comme symbole de la philosophie contemporaine *et* comme représentant d'une philosophie américaine qui ne s'est enfermée ni dans une forme réductrice du naturalisme, ni dans le positivisme logique du Cercle de Vienne¹. Whitehead est son fil conducteur pour cette conférence inaugurale, qui aura pour tâche d'être à l'écoute, comme le sera le Collège lui-même, de la « révolution des concepts » contemporaine². Un lecteur attentif de cette conférence pourra mesurer la discrétion de Wahl sur les bruyantes philosophies de l'existence alors en plein essor, et, symétriquement, son insistance sur la philosophie de Whitehead. Il faudrait relire dans cette perspective les différents textes que Wahl consacre à la transformation de l'idée de nature dans et par la physique contemporaine³. Cet usage de Whitehead, auquel Wahl, le premier en France, a été sensible, a connu récemment de nouvelles applications⁴.

Fédérateur entre ces courants, infatigable découvreur d'auteurs qui sont souvent des points d'appui autant à son inquiétude qu'à sa curiosité⁵, acteur lui-même de ce mouvement « vers » qu'il reconnaît chez les autres penseurs mais qui le décrit si bien, Wahl a été, sa vie durant, à l'écoute d'une « révolution dans les concepts »⁶, qui dictait un rapport de proximité mais aussi de détachement par rapport aux grandes philosophies : « Nous devons nous familiariser avec elles, les conserver dans nos mémoires, et les saluer avant de leur adresser un adieu plein de respect »⁷. Les études d'histoire de la philosophie sont alors autant de repères sur le chemin d'une pensée en progrès, sur la voie du philosophe, *The Philosopher's Way*⁸, comme le sont les coups de sonde dans les grands problèmes métaphysiques du *Traité de métaphysique* : elles nous rapprochent sans cesse de l'élucidation des « centres concrets » qui sont au cœur de la pensée de Jean Wahl.

Mathias GIREL Septembre 2004

1. « Les philosophies dans le monde d'aujourd'hui », *Le Choix, le Monde, l'Existence*, *op. cit.*, p. 11-36.

2. *Ibid.*, p. 8.

3. Cf. par exemple « Physique et philosophie chez W. Heisenberg », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1961, III, p. 326 ; « La nature dans la physique contemporaine », *ibid.*, 1962, II, p. 263 ; « Physique atomique et connaissance humaine », *ibid.*, 1962, II, p. 251 ; « Notre monde fermé, c'est un monde infini », dans *Mélanges Alexandre Koyré*, Paris, Hermann, 1964, 2, p. 527-555.

4. D. Andler, C. Chevalley et B. de Saint-Sernin (dir.), *Philosophie des sciences*, « Folio », Paris, Gallimard, 2002 ; I. Stengers, *Penser avec Whitehead*, Paris, Seuil, 2002.

5. Cf. A. Dandieu dans *Anthologie des philosophes français contemporains*, Paris, Le Sagittaire, 1931, p. 467.

6. *Traité de métaphysique*, p. 5.

7. *Ibid.*, p. 8.

8. Jean Wahl, *The Philosopher's Way*, New York, Oxford University Press, 1948.